

Introduction

Philippe Borgeaud

Maurice Olender n'a cessé de remettre sur le métier un livre à la fois secret et intime, son *Priape*. Il faut dire que le parcours du chercheur avait débuté en compagnie de ce dieu, objet de son mémoire en archéologie de l'Université libre de Bruxelles, soutenu en 1973. Dans ce travail construit comme un répertoire critique, on trouve l'ébauche de réflexions qui seront reprises, sur la répulsion que l'enfant Priape suscite dès sa naissance, sur le récit de son exil, sur son impotence.

À partir de 1974, devenu membre du Centre de recherches comparées sur les sociétés anciennes dirigé par Jean-Pierre Vernant, Pierre Vidal-Naquet et Marcel Detienne, Olender reprit son *Priape*, mais cette fois en compagnie de Baubô, une vieille nourrice obscène qui scandalisa les Pères de l'Église. De leur analyse contrastive, en optique anthropologique, résulta une thèse de doctorat dirigée par Nicole Loraux, et soutenue en juin 1990, sur les imaginaires grecs du phallus et du sexe féminin. Encore préliminaire malgré son amplitude impressionnante (un texte principal de 300 pages, accompagné de cinq « Annexes »), ce travail posait la plupart des questions qui ont préoccupé Olender jusqu'au bout, notamment sur le corps dans son rapport au politique.

L'enquête s'est prolongée en prenant une tournure plus analytique. Elle est devenue un long exercice d'écriture, réduisant peu à peu la surabondance des chemins de traverse, pour parvenir à l'essentiel.

Au terme de ce chantier qui s'étend sur plus de cinquante ans, voici donc un Priape épuré, devenu livre, bien qu'inachevé par son auteur. Celui-ci, non sans ironie, accomplit une véritable archéologie de la phallocratie en partant du discours des mâles

antiques, des philosophes chrétiens et gnostiques, et aussi des psychanalystes. Le titre retenu, *Priape. Le phallocrate impotent*, fut annoncé dans un article de 2021¹.

Olender aura travaillé jusqu'au bout sur son *Priape*, assemblant et recomposant les chapitres, réfléchissant à la table des matières, au titre général, à l'introduction, s'enquérant des dernières études qu'il faudrait encore consulter, jusqu'au moment où il comprit, comme il l'écrit avec une pudeur extrême, que des circonstances indépendantes de sa volonté l'empêcheraient de l'achever comme il l'imaginait.

L'écrivain n'a cessé de quêter des informations sur des dossiers complexes, faisant usage, par exemple, de Natale Conti, un important mythographe de la Renaissance, ou du livret d'un opéra de la fin du XVII^e siècle, intitulé *Priape*, ou encore de documents épigraphiques ou numismatiques relatifs à la patrie du dieu et aux origines de son culte... J'ai essayé de respecter, dans la mesure du possible, ce souci d'être « à niveau ». Il en est résulté quelques « notes de l'éditeur » (N.D.É.), et quelques « annexes ». Olender donnait et redonnait les sources en détail : en grec, en traduction, avec de nombreuses références, par désir impérieux d'être précis ; d'étayer rigoureusement son récit, de ne rien oublier. Il se voulait à la fois archéologue et philologue. Non seulement il mettait beaucoup de notes en bas de page, mais il les utilisait comme aide-mémoire en cours d'écriture ; non pas, souvent, pour qu'elles restent en place, ces notes, mais pour rappeler ce qu'il ne faudrait pas oublier de dire ou de mentionner, ici ou là, lors d'une rédaction finale. Les références, par conséquent, surabondent dans le texte tel qu'il nous a été transmis. L'auteur nous en a lui-même averti : il faudra élaguer, supprimer, simplifier. Il m'écrivait, le 30 décembre 2020 :

Tu l'as compris, désormais je crains donc le trop d'infos ; je souhaite plutôt, comme dans les théologies négatives, prendre connaissance de manquements gravissimes et/ou d'erreurs plutôt que d'enrichissements d'infos car mon affaire est surchargée... et pleine comme un œuf – dirait quelque sage hindou !

Les notes sont souvent rédigées de manière allusive. L'auteur savait, lui, à quoi il pensait. Il repoussait le moment de les

compléter, se disant qu'il saurait bien où dénicher, plus tard, dans sa fabuleuse bibliothèque au sixième étage d'un immeuble bruxellois (auquel sa maladie ne lui permettait plus d'accéder), le document nécessaire. Ce fut donc à moi de trouver ce qui n'est que signalé, sous forme elliptique.

Un exemple : une note relue en 2022 (soit quelques semaines avant sa mort) renvoie à une dissertation allemande quasi confidentielle du début du xx^e siècle, en mentionnant une page mais en ajoutant entre parenthèses qu'il serait bon de vérifier. En consultant la bibliothèque Gernet-Glotz à l'Institut national d'histoire de l'art, qui abrite aujourd'hui les livres du Centre d'études comparées de la rue Monsieur-le-Prince où Maurice Olender travailla dans les années 1970, j'ai eu la chance de mettre la main sur une vieille photocopie de cette dissertation. La page à laquelle renvoie la note que je devais vérifier ne donne aucun résultat. Je parcours donc le livre, pour tomber finalement sur deux autres pages, les seules qui sont marquées d'un gribouillis de traits et d'étoiles dans les marges. On y reconnaît la main et les habitudes du lecteur Maurice Olender. Et ce sont effectivement ces lignes dont il se souvenait cinquante ans plus tard, en rédigeant son *Priape*.

Comme il n'a pu procéder à une relecture finale de ces pages revues, corrigées, augmentées durant des décennies, il était fatal que son livre, dans l'état où il m'est parvenu, comporte de nombreuses répétitions. J'ai donc dû, pour l'éditer, élaguer et naviguer entre deux écueils, laisser trop dire ou pas assez, en respectant à la lettre l'intention de l'auteur. Ce travail émouvant fait que par moments j'ai risqué de me prendre pour lui... J'ai dû, comme me l'a dit Sophie Tarneaud, qui fut sa proche collaboratrice, « combler les manques, tenter de penser comme le fantôme de sa bibliothèque qu'il était ».

Priape fut célèbre d'un bout à l'autre du monde gréco-romain, jusque dans l'Afghanistan d'aujourd'hui. Mais c'est un dieu qui, sauf en l'exception de son territoire d'origine (Lampsaque sur le détroit des Dardanelles), n'avait pas de temple officiel, pas de clergé, ni de place dans un calendrier liturgique. On entend simplement parler, dans le *Satyricon* de Pétrone, de quelques mystères

privés, organisés par d'étranges prêtresses, et l'on a conservé près de Rome, à Tivoli, un hymne adressé au père Priape.

Prétendu mineur, appelé ainsi parfois, *divus minor*, ce dieu est un prolétaire, un rustre tenu à l'écart de l'Olympe et de la cité. Tout petit, à part son sexe immense et toujours rigide, il est réduit, dans son jardin, à n'être qu'un épouvantail à la fois risible et nécessaire, parfaitement non conforme. Mais il est bavard. Quand les poètes lui donnent la parole dans les *Priapées*, sa logorrhée ne dit rien sinon une plainte incessante, sur ce qu'il est. Mais qu'est-il, finalement, sinon, comme le suggère Maurice Olender, un signifiant zéro, une insignifiance indispensable, révélatrice de ce qui devrait être conforme à ce qu'on est en droit d'attendre d'un bon citoyen : pudeur, convenance, respect du vivre-ensemble... Un dieu bien plus important, somme toute, qu'il n'en a l'air. Priape est indécent. Pour expliquer sa diffusion dans l'Antiquité gréco-romaine, il convient d'interroger le rapport implicite, mais ô combien fondamental, de son indécence à la norme sociale.

C'est d'un « Priape en contextes » qu'il s'agit ici, croqué d'abord dans son paysage d'origine, le monde gréco-romain. Mais Priape ne se laisse pas enfermer dans l'Antiquité. Au plus proche du corps, en son indicible et inéluctable scandale, il prête son nom à d'autres imaginaires. L'essentielle incongruité de son phallus, son incandescente impropriété, traverse une très longue durée et donne à penser aux contemporains soucieux de #MeToo, autant qu'aux historiens de l'Antiquité.

Pour respecter Priape en sa diversité, Olender évite l'interprétation universaliste. Il procède en archéologue, et creuse jusqu'au soubassement de tout échafaudage théorique.

Ce livre est celui d'un écrivain formé à la fois à l'école des poètes et à celle des sciences de l'Antiquité. Il ne faut pas attendre qu'il se conforme aux habitudes des écoliers traditionnels ; cela alors même que son écriture aborde les textes grecs et latins de l'intérieur, dans leur langue et sans leur appliquer aucune théorie préfabriquée, ni compromettre le respect rigoureux des sources. Sa grande liberté permet de s'abstenir de l'exercice fastidieux d'un « état de la question ». La question qui anime son enquête, d'ailleurs, ne s'était guère posée avant Olender. Mais il reconnaît bien

volontiers sa dette envers les recueils de sources fondamentaux de Hans Herter, et les interprétations ponctuelles de quelques savants dont il cite les travaux. Rien d'essentiel ne lui a échappé. Mais sa perspective n'est pas celle d'un antiquisant : il annonce son projet en rappelant que « le corps est le lieu social d'un secret partagé entre tous » et qu'« on parle alors de *discretion*, plus encore de *pudeur*. *Tout le monde* sait que *tout le monde* a une intimité corporelle qui *fonctionne* à peu près de la même manière, du moins dans un type de société à un moment donné, et, pourtant, tous font silence, plus ou moins, suivant les temps et les lieux, sur ce qui se passe dans ces intimités-là... On n'en parle pas... ou par métaphore... en ritualisant certains gestes... ».

Quand il en appelle à la psychanalyse, à une théorie du symbole phallique, il ne le fait pas dans l'intention d'éclairer le terrain antique ; mais plutôt dans celle d'interpréter, comme un récit mythique, les élaborations cliniques de Freud et de Lacan. Le Priape des mythes anciens n'est pas « expliqué » par la psychanalyse et ses notions. Ce sont au contraire les impertinences de ce rustaud qui éclairent la genèse du discours analytique.

Dans ce livre il est d'abord question, on s'en doute, du corps de Priape, un corps d'enfant au phallus disproportionné. Cette difformité congénitale est définie en contraste avec la merveilleuse beauté de la mère, la déesse Aphrodite, appelée aussi *Morphō* (la « forme féminine » par excellence), ou encore Harmonie.

Dès son apparition Priape est qualifié d'*ámorphos*, ce qui pourrait sembler renvoyer au domaine des choses « qui n'ont pas de forme », comme le chaos, le désordre et la confusion originelle. Mais de même que *morphē*, la « forme », signifie d'abord la « beauté », *ámorphos*, « qui n'a pas de *morphē* », décrit chez l'enfant qui vient de naître, plus précisément, une laideur. Cette laideur a quelque chose de honteux. Priape est *aíschrós*, à la fois « laid, difforme et honteux », contraire à la norme, à la convention en usage chez les humains. Son inconvenance essentielle est « révélatrice des zones sensibles où s'exprime la résistance à l'ordre établi, où la norme sociale vacille [...] où d'étroites relations se nouent, en grec, entre l'obscénité, le rire et la laideur ».

Face à la beauté légendaire du couple parental (Dionysos et Aphrodite), la laideur de Priape est précisée par l'outrance, la

démésure charnelle. Son phallus en érection rend l'enfant insoutenable au regard maternel. Aphrodite refuse ce bébé encombrant qui lui fait honte. Écarté par sa mère, Priape ne tarde pas à être aussi rejeté par ses concitoyens. Devenu adolescent, on l'exile de Lampsaque.

On a peu d'autres mythes pour Priape, et cette première scène est essentielle ; elle annonce la pérennité d'une érection douloureuse et inutile (le priapisme) dont nul ne peut soulager le petit dieu. Impuissant à agir son désir, Priape se résume en bavardages, en invectives aussi dérisoires qu'inefficaces.

Il devient tout entier figure du « phallus ». C'est à son sexe qu'on le reconnaît, et il donne son nom à ce membre démesuré, disproportionné, qui se détache presque de sa petite taille... Les poèmes qui le font parler (les *Priapées*) témoignent d'une érection dont la violence menace quiconque se risquerait à approcher son effigie « mal taillée », un tronc d'arbre « mal poli », planté au cœur de son jardin. Son membre, bien que *terribilis*, provoque le rire autant que l'effroi.

Priape ne cesse d'exhiber ce qui le définit. Dès sa naissance, il ne peut montrer que ce qu'il est. Car, chez lui, rien n'est allusif. Sa posture est « au comble d'elle-même », comme dit Olender, elle absorbe toute image possible. Adéquation totale entre une figuration et ce qu'elle représente, la statue de Priape est transparente.

Quelques pages sont intitulées « Alpha privatif ». La laideur signifiée par Priape est en effet privation du beau. Laid, en grec, est à *morphé* (la forme achevée, la beauté) ce qu'en latin *deformis* est à *forma*. La déformation, la distorsion, c'est d'abord celle du corps. Elle est propre à une forme *humaine* et à elle seule. L'enfant Priape est disproportionné tout en étant parfaitement anthropomorphe. Ni monstre comme le serait la Gorgone, ni hybride comme un Pan, ou comme un satyre.

Olender explique comment, en racontant ce corps paradoxal, les Anciens formulent leurs exigences relatives à la vie en société. Ils énoncent les normes éthiques et esthétiques d'une communauté qui façonne ses dieux dans de belles formes, bien proportionnées : statues « polies », lumineuses et brillantes. L'incongruité est un

catalyseur de la convenance. Le chapitre consacré aux figures politiques de l'obscène développe ce point avec précision, en relisant attentivement Platon, Aristote et Cicéron, dans leur philosophie de la pudeur.

Olender se rend ensuite en Égypte, où Priape apparaît sous les espèces du phallus d'Osiris, qu'Isis n'a jamais pu retrouver. Dans cette quête éperdue l'historien Diodore de Sicile crut reconnaître l'origine du dieu. Il raconte cette histoire en grec, dans une version assimilant le morcellement du corps d'Osiris à celui du Dionysos orphique démembré par les Titans. Dans son récit, Priape est explicitement le nom d'un phallus détachable, que les Égyptiens mènent en procession.

Vu de Grèce ou de Rome, ce phallus se met à parler. Ou plutôt, dans son pathos (sa souffrance), il demande la parole. La version que Diodore nous donne de ce mythe égyptien, comme le suggère Olender, « inciterait à reconnaître Priape comme un dieu dont la généalogie répondrait à une double nécessité : donner une sépulture sémantique au sexe manquant d'Osiris tout en conférant à Priape une naissance mythique d'origine égyptienne – en pays grec ».

Si l'on fouille dès lors le réseau « génétique » et familial de Priape, on le surprend presque dans le même berceau qu'Anáγκē, la Nécessité contraignante. Priape se découvre une sœur Nécessité. Or le membre viril, incontrôlable en ses émotions, comme l'explique Artémidore l'interprète des rêves, est assimilé à la pauvreté, à l'esclavage, aux chaînes. Il est symbole de contrainte.

Le sexe de Priape est sous emprise de la nécessité :

De génération en génération, les discours anciens ont ainsi véhiculé les représentations d'un sexe tyrannique, d'un membre viril autoritaire et autocrate. Les traditions savantes, les arts, les sciences et la littérature, les théories politiques, théologiques et juridiques, ont pu contribuer à élaborer les lieux communs d'une mémoire implicite d'autant plus impérieuse qu'elle est silencieuse.

Celle-ci légitime un type de virilité identifiée à une « nature masculine intemporelle, imperméable à l'histoire des tensions et

des transformations sociales, dont l'évidence, bien qu'anachronique, suit son cours en ce premier quart du XXI^e siècle ».

Le membre détaché d'Osiris n'a guère retenu l'attention des psychanalystes sinon, occasionnellement, celle de Lacan. Celui-ci, dans un écrit de 1959, associait Adonis, Orphée et Osiris, avant d'affirmer que le phallus « est le signifiant de la perte même que le sujet subit par le morcellement du signifiant ». Et c'est bien à Lacan qu'Olender renvoie, pour ce phallus qui échappe à la dichotomie masculin/féminin : « Le phallus, c'est la signification, c'est ce par quoi le langage signifie. Il n'y a qu'une seule *Bedeutung*, c'est le phallus. » Comme Freud l'avait déjà indiqué, ce phallus n'est pas un « organe, pénis ou clitoris ». C'est un symbole.

Pour mieux cerner « ce que propose Lacan », Olender renvoie à l'histoire des théories linguistiques du milieu du XX^e siècle, notamment à la phonologie qui lui suggère l'hypothèse d'un *phallus zéro*, ensemble vide, élément neutre de valeur nulle, mais qui favorise d'innombrables combinaisons ; une case vide, indéterminée, celle à la fois d'un désir et d'une répulsion, qui, sans avoir de signification propre, confère un horizon de sens à « la condition humaine ».

Comme tant d'autres figures mythologiques, Priape fait l'objet d'appropriations conceptuelles : l'une d'elles, très peu connue, relève de la gnose et de son syncrétisme. Olender nous montre comment Priape, chez Justin le Gnostique, devient ni plus ni moins un dieu primordial supérieur à Élohim. Dans une spéculation stoïcienne plus ancienne, il avait déjà été énoncé comme principe cosmique, *logos* spermatique, prolongement à la fois d'Éros et de Pan (le Tout).

Situé au cœur d'un dossier comparatiste élaboré vers la fin du XVIII^e siècle, Priape rencontre finalement le *lingam* de Shiva, ainsi que d'innombrables figures de par le monde qui semblent attester d'une idée universelle et permanente, au fondement de ce qu'on a imaginé être un « culte du phallus ». Mais Olender se garde bien de proposer une théorie du genre humain, à partir d'une telle « généralité » oublieuse des contextes, chaque fois particuliers. Il enjoint au contraire à celles et ceux qui le liront de questionner librement, à partir de leurs propres perspectives, les

INTRODUCTION

territoires découverts par son enquête, pour examiner ce qu'il en est aujourd'hui encore des stéréotypes de la virilité, de ces « formes de masculinités qui se transforment sous nos yeux ».